

et questions économiques, *Lettre de Turgot à l'abbé Terray, Dialogues de l'abbé Galiani sur les grains*. Madame Marchais avait été convertie par madame de Pompadour à la science de son fameux ami Quesnay; et elle avait embrassé avec tant de dévouement la cause du maître, elle était si zélée pour les intérêts du parti, que ce fut de son salon que vint à l'académie l'idée de proposer l'Éloge de Sully, où tous les principes de l'économiste de madame de Pompadour eurent la parole, le couronnement et l'apothéose (1). Mais madame Marchais gardait dans ce beau zèle ce qui sauve la femme de la pédanterie, les pompons, les fanfoles, sous lesquels disparaissent les livres d'étude, la légèreté vive, l'imagination de l'esprit, le sourire et le coup de dent : son amabilité n'avait pas la plus petite tache d'encre au bout des doigts. Grande liseuse, elle s'en raillait plaisamment avec ce mot : « Je lis tout ce qui paraît, bon et mauvais, comme cet homme qui disait : Que m'importe que je m'ennuie, pourvu que je m'amuse (2)? » Et elle tirait de ces lectures en tout sens une variété de thèmes nouveaux qui réveillait sans cesse la causerie, mille anecdotes qu'elle contait avec un art de dire si merveilleux qu'il passait pour le plus parfait de Paris. Puis elle avait une politesse de ton enchanteresse ; toujours attentive, elle était à tous, elle parlait à chacun, et l'à-propos, la mesure, la nuance et la convenance du mot semblaient lui venir à la bouche naturellement, selon la personne et le moment (3). Elle

(1) Mémoires historiques sur Suard, sur ses écrits et sur le dix-huitième siècle, par Garat; Belin, 1820, vol. I.

(2) Mélanges de madame Necker, vol. II.

(3) Mémoires de Marmontel, vol. II.

attachait encore par les vertus de caractère, par ces qualités morales qui lui ont valu l'honneur de servir de modèle à Thomas pour peindre la *femme aimable* telle que la rêvait le siècle : une femme qui, prenant du monde tous les charmes de la société, le goût, la grâce, l'esprit, aurait su sauver sa raison et son cœur d'une vanité froide, de la fausse sensibilité, des fureurs de l'amour-propre, de tant d'affectations qui naissent de l'esprit de société poussé trop loin ; celle qui, asservie malgré elle aux conventions, aux usages de ce monde, se retournerait vers la nature de temps en temps pour lui donner un regret ; celle qui, entraînée par le mouvement général, sentirait le besoin de se reposer auprès de l'amitié ; celle qui, par son état, forcée à la dépense et au luxe, choisirait les dépenses utiles et associerait l'indigence industrieuse à sa fortune ; celle qui parmi tant de légèreté aurait un caractère ; celle qui dans la foule aurait conservé une âme et le courage de la faire parler (1).

Thomas, qui avait l'habitude des éloges, n'a oublié qu'un trait du portrait : madame Marchais avait des ennemis, et méritait d'en avoir ; elle les avait bien gagnés. Très-spirituelle, elle était un peu méchante, et sa malice s'aiguissait dans la société de M. de Bièvre, qui passait sa vie avec elle, de Laclos, et du terrible marquis de Créqui (2). A cela près, elle était très-aimée, très-recherchée, très-courue. A ses soupers, à ces magnifiques soupers étalant les plus beaux fruits de Paris, envoi galant de M. d'Angivilliers pris dans les potagers du

(1) Essai sur les femmes par Thomas.

(2) Souvenirs de M. de Lévis.

Roi et qui firent donner à madame Marchais le nom de *Pomone* (1), on voyait passer la cour, la société de madame Geoffrin, la société de madame Necker, la société de madame du Deffand, et madame du Deffand elle-même, qu'on entendit, dans ce salon, le soir de la mort de son ami Pont de Veyle, laisser échapper ce mot d'une si belle naïveté : « Hélas ! il est mort ce soir à six heures ; sans cela, vous ne me verriez pas ici (2). »

Sans être jolie, madame Marchais, réputée pour être la plus petite et la plus mignonne personne de France, tirait mille grâces de sa délicatesse, de sa tournure de jeune fée, de l'éblouissante mobilité de sa physionomie, de la beauté singulière de sa chevelure adorablement nuancée et lui tombant jusqu'aux pieds (3).

Un salon, qui commença par être le petit salon des hôtes de madame Marchais, se mit à grandir en ce temps, et bientôt absorba tout. Tenu d'abord au Marais, où venait soupirer, selon la plaisanterie de Diderot, « la tendre grenouille de Suard (4), » transporté à l'hôtel Leblanc, et de là installé dans l'hôtel du Contrôle-Général, ce salon suivit la fortune de son maître, M. Necker ; et la femme du ministre en fit comme un ministère.

Ramenée de Genève par la maréchale d'Anville, placée près d'une sœur de madame Thélusson pour veiller à l'éducation de ses filles (5), madame Necker était restée genevoise et institutrice. Elle avait une

(1) Lettres de madame du Deffand, vol. III.

(2) Correspondance de la Harpe, vol. XI.

(3) Mémoires de Garat, vol. I. — Mémoires de Marmontel, vol. II.

(4) Mémoires et correspondance de Diderot, vol. II.

(5) Mémoires de la République des lettres, vol. XVI.

politesse sans aisance, des grâces d'esprit sans abandon, des grâces de cœur pédantes, les grands sentiments d'un roman moral du temps sur l'humanité, une décence méthodique, un sourire sérieux, une vertu à laquelle la correction et, si l'on peut dire, le purisme enlevaient la chaleur. Auprès d'elle Galiani cherchait vainement sa verve et ne la retrouvait plus, et l'abbé Morellet si bouillant s'arrêtait dans ses colères et ses explosions philosophiques. Mais cette femme était la femme qui couronnait Marmontel ; elle faisait de son salon le salon d'où partait l'idée de la statue et de l'apothéose de Voltaire vivant. Sa fille d'ailleurs, madame de Staël, rachetait toutes les froideurs de la maison par la flamme qu'elle y portait en courant, par l'abondance des idées (1), par toutes les audaces de la jeunesse et d'un génie vivant, libre, naturel, faisant le bruit d'un grand cœur dans un grand esprit. Puis à ce salon de madame Necker tout aboutissait, l'opinion publique comme la littérature, la politique comme la poésie. Et tandis que la popularité de Necker se levait de toute une nation, toute la société se tournait vers le salon de cette femme qui, à tout le bruit de son nom, ajoutait le bruit de ses charités et faisait appeler sa maison « un bureau d'esprit et de commisération (2). »

Quand on descend de ces grands salons littéraires, véritables académies de l'opinion publique, aux bureaux d'esprit secondaires, moins fameux, moins bruyants, renfermés dans un cercle plus étroit d'habités et d'in-

(1) Galerie des États généraux. *Statira*.

(2) Mémoires de la République des lettres, vol. 24.

fluences, le premier que l'on rencontre est le salon de madame la Ferté Imbault, cette fille dont madame Geofrin était aussi étonnée d'être la mère qu'une poule ayant couvé un œuf de canne. Cette jeune femme gaie d'une gaieté intarissable, d'une gaieté immortelle, disait Maupertuis, parce qu'elle n'était fondée sur rien (1), avait installé sur la terrasse de sa maison, *sa campagne*, comme elle l'appelait, un bureau ou plutôt un boudoir d'esprit, où l'esprit semblait en plein vent. Ce n'était que paroles étourdies, épigrammes légères, pareilles à celles dont le ministère Maupeou avait été enveloppé, propos piquants, jetés de toutes mains, lancés à la volée par la maîtresse de la maison contre les uns, les autres, et surtout contre les philosophes attablés et mangeant à sa succession. De tout cet esprit moqueur qu'elle ralliait et répandait, madame de la Ferté Imbault avait fait un Ordre dont le sceau portait son effigie, un Ordre dont le brevet fut sollicité auprès d'elle par des souverains, un Ordre dont elle avait la grande maîtrise sous le nom de *souveraine de l'Ordre incomparable des Lanturelus, protectrice de tous les lampons, lampones, lamponets*. Cet Ordre bouffon faisait renaître un moment la grande guerre des chansons et le refrain des Calotines, en inspirant à un plaisant du salon Maurepas ce portrait ironique de la grande maîtresse des Lanturelus, de la marquise *Carillon* :

Qui veut avoir trait pour trait
De dame Imbault le portrait ?
Elle est brune, elle est bien faite,
Et plait sans être coquette,
Lampons, lampons, camarades, lampons !
Sans doute elle a de l'esprit :

(1) Nouveaux mélanges de madame Necker, vol. II.

Écoutez ce qu'elle dit :
Elle parle comme un livre
Composé par un homme ivre...
Lampons, lampons (1) !

Madame du Boccage donnait de certains jours à souper. Mais son salon ressemblait à sa politesse froide, triste, et n'attirant pas. C'était un cours sérieux jusqu'à l'ennui, entre des politiques, des savants, et quelques gens de lettres, sur les publications nouvelles, un cours présidé par le familier de madame du Boccage, l'abbé Mably, qui faisait chez elle une si impitoyable exécution des livres de Necker (2). Il y avait le salon et la société de madame de Fourqueux égayés par les mystifications du fameux Goys jouant le personnage et le sexe de la chevalière d'Eon (3). La veuve d'un médecin du duc de Choiseul, madame de Vernage, tenait rue de Menars un salon de littérateurs et de philosophes dont elle croyait avoir fait le premier salon de Paris, parce qu'il avait l'honneur des visites de l'archevêque de Toulouse, Loménie de Brienne (4). Puis c'était encore le salon de cette comtesse Turpin, « Minerve quand elle pense, Erato quand elle écrit (5), » disaient les poètes du temps ; salon que Voisenon charmait, qu'emplissaient ses amis. Venaient le salon d'une madame Briffaut, fille d'une cuisinière, mariée à un marchand fait écuyer par madame du Barry, citée comme une des plus jolies femmes de

(1) Correspondance de Grimm, vol. IX et XII.

(2) Mémoires de Marmontel, vol. II. — Mémoires de la République des lettres, vol. XXVIII.

(3) Mémoires de la République des lettres, vol. XI.

(4) Mémoires secrets, par M. d'Allonville, vol. I.

(5) Abrégé du Journal de Paris, vol. I.

Paris, et qui pour se décrasser s'était formé une société d'écrivains, de gens à talents, et d'artistes (1); le salon de madame Pannelier, qui, avec sa petite coterie littéraire et ses dîners du mercredi, essayait de lutter avec le bureau d'esprit de la comtesse de Beauharnais (2); le salon de madame Élie de Beaumont, la femme auteur, qui donnait tous les soirs un souper dont le fond de société était le ménage la Harpe (3). A ces centres d'art et de littérature, il faut ajouter les assemblées de gens de lettres tenues chez madame Suard et chez madame Saurin, à la sortie des spectacles (4), et enfin ce salon où les gens de la cour prétendaient s'amuser mieux qu'à Versailles, le salon de la sœur d'un petit écrivain, fort occupée à le grandir, ce bureau d'esprit, le seul tenu par une jeune femme, ce salon de madame Lebrun, rempli d'auteurs et de critiques, et où se préparaient les *battoirs* pour les pièces de Vigée (5).

Un salon héritait des habitués et de l'influence de ces deux grands salons fermés par la mort, le salon de madame Geoffrin, et le salon de mademoiselle de Lespinasse que d'Alembert un moment essayait de relever et de continuer; vaine entreprise, que le philosophe abandonnait bientôt, en reconnaissant la justesse de cette remarque de madame Necker « que les femmes remplissent les intervalles de la conversation et de la vie, comme les duvets qu'on introduit dans les caisses de porce-

(1) Mémoires de la République des lettres, vol. X.

(2) Id. vol. XVIII.

(3) Id., vol. XXII.

(4) Mémoires de Garat, vol. I.

(5) Mémoires de la République des lettres, vol. XXII, XXIV, XXVI.

lainé (1). » A ces deux grands salons des lettres et de la philosophie succédait le salon de madame la comtesse de Beauharnais, l'asile de tous les hommes de lettres gênés par le ton de réserve de la maison Necker. Et en peu de temps, le salon de cette femme sans jalousie, sans médisance, et toujours prête à louer, devenait le grand bureau, le bureau d'esprit le plus accrédité de Paris (2), où siégeaient tour à tour en maîtres de la maison les courtisans de madame de Beauharnais, ses teinturiers, Dorat, Laus de Boissy et Cubières. Dans les années précédant la Révolution, toute la république des lettres s'assemblait chez la comtesse, accourait à ses vendredis, où la causerie menait la société jusqu'à onze heures et demie, l'heure du souper. A minuit l'on rentrait dans le salon où les invités étaient retenus jusqu'à cinq heures par la maîtresse de la maison. Des lectures menaient jusqu'à trois heures; lectures de tout genre et de toutes œuvres, vers, tragédies, fragments de confessions, chapitres, de romans: Rétif de la Bretonne y lisait le commencement de *Monsieur Nicolas*. Puis tout ce monde animé, échauffé par ces lectures, se mettait à parler comme au sortir d'une première représentation; il laissait le jour venir en se renvoyant les nouvelles et les anecdotes, en faisant passer d'un bout du salon à l'autre les histoires échappées aux journaux secrets, en écoutant les curieux souvenirs du marquis de Lagrange, et ces mille récits de la maîtresse de la maison où Rétif

(1) Mélanges de madame Necker, vol. I.

(2) Mémoires de la République des lettres, vol. XX.

allait puiser presque toutes les aventures des *Posthumes* (1).

Jeune et dans l'âge des plaisirs, nous avons vu la femme du dix-huitième commencer à tourner ses grâces, son génie, et de singulières aptitudes vers la politique et les faveurs ministérielles. Nous l'avons vue imiter madame de Prie, et faire comme elle « rouler les amants avec les affaires (2). » Nous l'avons entendue dire à chaque promotion, à chaque nomination : « Il faut que l'on fasse quelque chose pour ce jeune colonel ; sa valeur m'est connue, j'en parlerai au ministre ; » ou bien : « Il est surprenant que ce jeune abbé ait été oublié ; il faut qu'il soit évêque ; il est homme de naissance, et je pourrais répondre de ses mœurs (3). » Nous l'avons suivie dans ce patient et furieux travail de sollicitation, de protection, de patronage universel, à la cour, auprès des ministres, des maîtresses, de la société. Nous avons enfin montré la femme du temps dans ce rôle et ce règne actifs qui devaient faire de son sexe le premier pouvoir de la monarchie.

Que cette femme vieillisse, qu'elle arrive à quarante ans, qu'elle se refuse à la dévotion, que les distractions du bel esprit, les jeux de l'imagination, les hommages des lettres lui paraissent creux et insuffisants, elle fera des affaires l'occupation et l'intérêt de sa vie, sa vie

(1) Monsieur Nicolas, ou le cœur humain dévoilé, publié par lui-même, imprimé à la maison. Neuvième époque.

(2) Mémoires de Hénault.

(3) Lettres persanes.

même. Toutes les joies jeunes, toutes les belles passions d'illusion et d'étourdissement lui échappant une à une, l'enivrement du monde l'abandonnant avec l'enivrement de l'amour, elle se retourne vers l'ambition et vers la domination. Par ses amis, par ses protégés, par ses liaisons, par ses conseils, par ses idées, par ce qu'elle pousse et fait avancer en avant, elle veut se glisser au pouvoir. Il lui faut toucher à l'administration, au gouvernement, mettre la main au roman de l'histoire, tremper dans les plus grandes aventures, manier avec toutes les places un peu de l'État, en un mot jouer à l'influence, à la puissance, à la fortune, à la gloire même avec l'intrigue.

On trouve au commencement du siècle une sorte de patronne et de maîtresse de toutes les femmes d'intrigue dans cette madame de Tencin, la grande intrigante dont nous avons déjà parlé, voilée d'ombre et présente à tout, donnant audience, écoutant ses espions, assistant aux conciliabules des ministres, dictant, écrivant sans trêve des memorandum, des rapports, des lettres de dix pages, enfonçant de tous côtés ses idées, donnant à Richelieu un plan, une conduite, une consistance, faisant du courtisan une personnalité, un instrument, et un danger pour Maurepas, ce Maurepas qu'elle sonde, qu'elle perce, et dont elle touche à fond l'endroit faible avec un mot : « La marine a recueilli cette année 14 millions, et n'a pas mis un vaisseau en mer, c'est là qu'il faut attaquer Maurepas (1). » Puis, au-dessous de Madame de Tencin, à sa suite, ce sont toutes sortes de

(1) Correspondance du cardinal de Tencin et de madame de Tencin, sa sœur, sur les intrigues de la cour de France. 1790.

grandes dames, au génie moins audacieux et moins large, à l'esprit plus pratique, plus appliqué au profit; ce sont des femmes qui intriguent, non parce que l'intrigue est la loi de leur caractère, une activité dont elles ont besoin, la fièvre qui les soutient et qui leur donne le sentiment de vivre, mais parce que l'intrigue est un chemin et un moyen. Non moins ardentes que madame de Tencin, et plus âpres, elles sont infatigables, prêtes à tout, aux marches, aux contremarches, toujours remplies de combinaisons, toujours remuantes, toujours debout pour mettre des places et des honneurs dans leur maison, pour y amasser de la grandeur et des enrichissements. Il semble qu'il y ait dans leurs veines du sang de cette famille qui ne laissait personne mourir la nuit à Versailles sans être sur pied, éveillée sur l'heure, dressant déjà ses batteries, la main sur la dépouille du mort. Et ne sont-elles point toutes représentées par la vieille maréchale de Noailles, née Bournonville, cette femme sans scrupule, qui avouait avoir usé également, presque indifféremment, du confesseur et de la maîtresse pour le gouvernement de la faveur des princes et l'avancement des siens? Souvent à cette aïeule, mère de onze filles et de dix fils, de tant de petits enfants et d'arrière-petits enfants, poussés par elle aux premiers emplois de l'État, on disait qu'elle était la mère des douze tribus d'Israël, et que sa race s'étendrait comme les étoiles du firmament; alors il échappait à la vieille maréchale inassouvie un soupir et parfois ce mot : « Et que diriez-vous si vous saviez les bons coups que j'ai manqués (1)! ».

(1) Mémoires de Richelieu par Soulavie, vol. V.

Cette vocation de l'intrigue devient avec le temps une vocation générale de la femme. Elle se répand dans le monde, elle descend jusqu'au bas de la société. Elle va des femmes qui sont le conseil et l'inspiration d'un ministre aux femmes qui sont les maîtresses d'un commis de ministère. Elle commence à une princesse de Brionne pour finir à une princesse de théâtre qui n'a pas de nom. On ne voit plus que femmes d'affaires ayant audience à l'antichambre, et dictant à des secrétaires des notes pour le prochain voyage de la cour. A côté de leur boudoir est un cabinet d'étude. Elles raisonnent, elles décident, elles se jettent dans la politique; elles rêvent *essentiellement*, en faisant des nœuds, aux abus de l'administration. Elles entretiennent leur société des dépêches qu'elles rédigent tous les matins, des intelligences qu'elles ont dans les bureaux. A les croire, point de ministre qui ne connaisse leur écriture, point de commis qui ne la respecte. Elles vous parlent d'idées qu'elles présentent, qu'on contrarie, qu'elles discutent, et qu'elles font passer : et elles vous quittent pour le travail qu'elles doivent avoir avec un personnage dont l'influence est connue (1). C'est ainsi que l'étrange manie d'affaires de la femme est peinte dans les *Sacrifices de l'amour* et personnifiée dans la baronne d'Ercy, un portrait où le temps a voulu voir un visage, la maîtresse d'un salon « au vrai ton de la cour, » léger, sémillant, persifflant (2), une femme qui fit des ministres : madame Cassini.

Jolie, et charmante d'élégance, madame Cassini avait

(1) Les Sacrifices de l'amour, ou lettres de la vicomtesse de Senanges et du chevalier Versenay. Paris, 1771.

(2) Mémoires de la République des lettres, vol. XI.